

UN PRÉROMANTIQUE BRETON

LOAISEL DE TRÉOGATE

1752-1812

*Conférence donnée à Vannes lors de l'Assemblée générale
de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne,
le 16 Septembre 1933.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je crois avoir quelques bonnes raisons de vous parler de Loaisel de Tréogate.

D'abord, qu'il est un écrivain breton, et même vannetais : cela vous fera lui pardonner beaucoup de choses.

Ensuite qu'il a été donné par quelques-uns comme un précurseur et comme un inspirateur de Chateaubriand. Et, pour celui-ci, sinon pour Loaisel lui-même, la question mérite d'être tranchée une bonne fois.

Enfin que ce titre, et celui de « préromantique », qui est, comme vous le savez, à la mode, lui valent depuis quelques années, dans l'histoire littéraire, une place que n'y ont pas d'autres qui lui sont supérieurs, et, dans la critique érudite, une sorte de célébrité, sur laquelle il n'est pas moins utile de prononcer, de peur qu'à force de trouver son nom au coin de mainte page dans des études de grande valeur, on ne finisse par s'abuser sur son compte et le considérer comme une espèce de génie méconnu.

Je voudrais vous montrer que son principal intérêt fut de résumer, sans grande originalité, sans talent, hélas ! et

non sans quelque grossissement que je n'irai pas jusqu'à dire caricatural, les tendances qui, depuis l'abbé Prévost, préparaient le romantisme.

*
**

Joseph-Marie Loaisel de Tréogate⁽¹⁾ est né au château de Bovel, en Saint-Guyomard, qui était alors une trêve de Sérent, le 18 août 1752, d'une famille noble d'ancienne extraction, les Loaisel, mêlée de tout temps à l'histoire de la province. Il aurait pris le nom de Tréogate d'une terre de son père, ingénieur de la Maison du Roi, qui lui échut en partage⁽²⁾. On ne sait pas grand chose de sa vie. Elevé par un vieux gentilhomme de la Maison du Roi, son parent, il aurait embrassé la carrière des armes sans beaucoup d'enthousiasme. Gendarme du Roi, il quitta l'armée, vers l'âge de 24 ans ; une note d'un de ses romans et quelques phrases des *Soirées de Mélancolie* font supposer que ç'aurait été à la suite d'escapades répétées, qui lui auraient aliéné l'esprit de son protecteur le marquis de Castries, commandant de la Gendarmerie Royale. Le jeune homme trouva que le chef inflexible « s'éleva avec trop de rigueur contre les écarts d'une jeunesse inconsidérée ». Il semble qu'il en ait reçu des « reproches accablants », et que, lassé, le marquis n'ait plus voulu croire à un repentir trop souvent

(1) On trouvera des renseignements sur Loaisel de Tréogate et son œuvre dans RABBE, *Biographie des Contemporains* (1824) ; LEVOT, *Dictionnaire de Bretagne* ; F. BALDENSPERGER, *Revue de Philologie française* (1901) ; D. MORNET, *Revue d'Histoire littéraire de la France* (1909), *Le Sentiment de la Nature en France de Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, Le Romantisme en France au XVIII^e siècle* ; André MONGLOND, *Histoire intérieure du pré-romantisme français* ; Emile HENRIOT, *Journal « Le Temps »* du 19 juillet 1927. M. Henri Loaisel de Saulnays, arrière-petit-cousin de Tréogate, a reproduit dans une plaquette (Alger, 1930) les trois articles de MM. Baldensperger, D. Mornet et E. Henriot, avec une notice biographique.

(2) Indication fournie par M. Henri Loaisel de Saulnays dans sa notice. Selon un renseignement communiqué par M. Edmond Marquer, de Questembert, le père de Joseph-Marie, Vincent-Joseph, et son grand-père Anselme, étaient tous deux sénéchaux. L'un de la baronnie de Molac, l'autre de celle de Sérent (propriétés des Rosmadec, puis des Le Sénéchal de Carcado), et ne semblent pas avoir ajouté aucun nom de terre à celui de Loaisel.

promis. Loaisel partit, humilié, en regrettant amèrement « les jours trop vite écoulés » de son service, qu'il appelle « les plus beaux de sa vie ».

Cela fait une jeunesse assurément dissipée. Faut-il parler pour cela d'une jeunesse orageuse ? On l'a fait ; mais il me paraît bien qu'on ne l'a fait que sur la foi de ses romans, où l'on a cru trouver des traces d'autobiographie. Les aventures qu'il prête à ses héros sont trop dans le goût de la romanesque, larmoyante et frénétique sentimentalité de son temps, pour que la chose semble probable. Il y a, en tête de l'édition de l'une de ses nouvelles, une préface, en forme de lettre à un ancien camarade de régiment, qui est, à ma connaissance, la seule source de renseignements qu'il nous ait donnée sur lui-même. Or qu'y trouve-t-on ? D'abord une sorte de portrait moral : encore est-il à croire qu'il s'y peint bien plutôt tel qu'il se voit que tel qu'il est. Il est d'abord et bien entendu un *homme sensible* ; il « ose assurer que jamais la nature ne forma un cœur plus sensible que le sien ». Déclaration sincère, je le veux bien ; mais vers 1775 cela est comme une clause de style. Il est désabusé de l'optimisme, dévoré d'ennui ; livré à lui-même il « cherche dans le culte des lettres un baume salutaire aux blessures que son âme a reçues dans le commerce du monde ». Il a été jadis, au temps de sa vie militaire, pétillant, fringant et fou ; il a « joui de la vie dans le sein des amours » (vous devinez que c'est lui qui parle) ; mais il ne semble pas avoir rien eu d'un Valmont. Une élégie d'une soixantaine de vers, insérée dans sa préface, célèbre une *unique* maîtresse, qui lui aurait fait goûter des ivresses décrites avec l'impudeur de ce temps. Amour illégitime, mais qu'il proclame hautement *innocent*, non sans vitupérer contre les « censeurs atrabilaires qui condamnent ces douces peintures, fanatiques malheureux à qui la Nature a refusé un cœur ! ». Sa maîtresse était « vertueuse et belle ». Hélas ! elle a changé ; elle est perdue ; elle ne lui laisse

que des regrets. Vous savez comment cela se dit, en Français d'aujourd'hui : c'est un orage assez banal, et sans rapport avec les perversités et les malheurs tragiques qui font l'objet de ses récits. Il paraît en avoir souffert, ce qui est à son éloge : il se dit « en proie à la froide infortune », ce qui veut dire probablement qu'il a perdu son emploi ; il ajoute qu'il a à combattre des chagrins, sans doute parce qu'il a perdu sa bonne amie. Il est devenu misanthrope, ce qui explique la teinte lugubre répandue dans ses écrits ; il « sacrifie sans relâche à la noire mélancolie », il est « d'un pathétique et d'un sombre à effaroucher Young lui-même » (formule qui laisse supposer une part d'attitude littéraire) ; il se compare à un esclave enchaîné qui voit hors de sa portée le tableau des plaisirs qu'il goûta pendant les jours heureux de sa liberté. Il gémit sur la fugacité de ces joies, dont il ne lui reste plus que des regrets. Des regrets : il n'est pas question de remords, qui se seraient imposés s'il avait été l'homme de ses livres.

Ces livres, nombreux, témoignent qu'il fut un écrivain plus abondant qu'heureux. En dépit de quelques succès, ils ne lui apportèrent ni la fortune ni la gloire. De 1776 à 1803 il n'a pas donné moins de huit romans : encore les deux derniers sont-ils tardifs. Les six autres se répartissent sur douze années, de 1776 à 1788. De cette date à 1811 il donna six comédies, une comédie héroïque, le *Château du Diable*, dont la vogue, en 1793, aurait égalé celle du *Mariage de Figaro* dix ans plus tôt, et qui, selon certains, pourrait faire regarder son auteur comme l'inventeur du mélodrame en France, six drames ou mélodrames, dont un en collaboration avec Pixérécourt, et une pantomime-féerie. On lui attribue un recueil de vers, *Aux Ames Sensibles*, de mai 1780 ; il est encore l'auteur de l'Histoire de Philippe II et de celle de Louis le Débonnaire dans l'*Histoire des Hommes* de Delisle de Sales, de nombreux articles, d'extraits et de

poésies fugitives, souvent anonymes, publiés dans divers journaux.

Ses romans eurent beaucoup de lecteurs. Le principal n'eut pas moins de quatre éditions. Pourtant Loisel vécut pauvre. En 1795 la Convention lui accorda des secours, au nombre des gens de lettres besogneux. Plus tard pressé par la misère il accepta l'hospitalité d'un parent, le chef d'escadron au 1^{er} Hussards de la Garde, Loisel de Saulnays, qui le recueillit au château de Thierville, en Normandie. Il revint mourir à Paris, dans l'obscurité, en octobre 1812.

Nous laisserons de côté, si vous le voulez bien, ses œuvres diverses et son théâtre, qui est d'une époque un peu postérieure et se rapporterait à d'autres questions, pour nous en tenir à ses romans, qui par leurs dates et leurs caractères intéressent l'histoire du préromantisme. Vous me permettrez de vous en donner d'abord la liste. Leurs titres, sont, presque tous, à eux seuls, significatifs :

— *Valmore*, anecdote française, 1775.

— *Florello*, anecdote orientale, 1775.

Ce sont des nouvelles, d'une centaine de pages à peine, réimprimées ensemble en 1776.

— *Les Soirées de Mélancolie*, recueil de onze contes, tels que : *l'Innocence protégée du Ciel*, *les Regrets*, *le Crime Puni*, *le Vieux Laboureur*, *à ma Julie*, 1777.

— *La Comtesse d'Alibre ou les lois du Sentiment*, 1778, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Louise et Milcourt*, *ou le Cri du Sentiment*.

— *Dolbreuse, ou l'Homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment et par la raison*, *Histoire philosophique*, 1783, en 2 volumes.

— *Ainsi finissent les grandes passions, ou les dernières amours du chevalier de X...*, 1788, 2 volumes.

— *Valrose ou les Orages de l'Amour*, 1799, 2 volumes.

Enfin, en 1803 : *Héloïse et Abailard ou les Victimes de*

l'Amour, roman historique, galant et moral en trois volumes.

*
**

Limité par le temps je suis obligé de faire un choix. Je me servirai principalement de *Valmore*, de *Florello* et de *Dolbreuse*. *Valmore* fut son début, *Florello* et *Dolbreuse* sont de ses ouvrages, ceux qui offrent le plus grand intérêt documentaire, le seul qu'on puisse leur demander, l'un par ses ressemblances avec *Atala*, l'autre comme un curieux magasin des thèmes du préromantisme à la mode de 1780.

1776-1783. L'heure où Loaisel composa ses romans est précisément celle où achève de s'épanouir tout ce qui, depuis soixante ou quatre-vingts ans est peu à peu sorti de l'ombre. Car il y a déjà au moins soixante ans que le mouvement préromantique est né au lendemain de la Régence, d'un sentiment de lassitude et de dégoût, et a ramassé sur son passage tout ce qui pouvait devenir un aliment aux âmes fatiguées d'esprit et de raison, d'ironie, de dévergondage et de précision géométrique, impatientes des troubles du cœur et des ardeurs de la passion.

Le préromantisme fut d'abord, vous le savez, une renaissance des passions de l'amour, qui avaient bien failli disparaître sous le libertinage, l'impertinence et la perversité. Sans renoncer au plaisir, puisqu'aussi bien la philosophie était en train de le libérer de toute entrave, l'amour retrouva son sérieux, et par là-même, car c'est fatal, rejoignit la pensée de la mort et le sentiment religieux. Il en résultâ un mélange quelque peu singulier et de louches complications, où Dieu se trouva mêlé souvent à des choses où il n'a que faire. Dieu et la nature, qu'on confondit volontiers avec lui, et qui devint, sans la moindre complaisance, il faut le dire, pour la simple et vraie rusticité, la complice des langueurs amoureuses, le refuge des déses-

poirs tragiques, la confidente des âmes endolories, en même temps que l'asile des recueils solitaires où les rêves fleurissent dans les cœurs et leur apportent « une tristesse plus douce encore que la gaieté » et les sombres plaisirs de la mélancolie.

Amour ardent et tragique, ivresses du cœur, folies de la passion, fureurs éperdues, inquiétudes du désir, enthousiasmes exaltants, fougues déchainées, tristesses dolentes, frémissements pathétiques au spectacle du monde, aspirations confuses vers un bien qu'on ne peut définir, tout cela, qu'est-ce autre chose que ce qu'on appelle, en style du temps, « les délices du sentiment » ? Je n'ai pas besoin de vous dire ce que fut alors « l'âme sensible » : quels attendrissements, quels transports, quels appétits de bienveillance, quels accès de reconnaissance, quels élans de générosité, quelles effusions vers l'Être Suprême, quelles pâmoisons devant les beautés de son œuvre, quelle délectable contagion de beaux sentiments, et quelle manie de « vivre continuellement la vie du cœur » ; mais aussi quelles fureurs orageuses et quel orgueil ostentatoire à porter comme une élection « le fatal présent du ciel » et à jouir, dans la confortable paix d'un corps bien nourri, de toutes les voluptés de la souffrance romanesque.

Mais de l'époque Louis XVI, où le fléau faillit noyer dans un déluge de larmes ce qui restait du bon sens français, il faut, pour en dénicher le premier germe, remonter à travers Rousseau, qui systématisa la sensibilité, à travers la Chaussée, qui lui donna une répugnante fausseté et son insupportable manie d'exagération, à travers Marivaux, qui l'analysa à sa naissance avec sa fine précision, jusqu'à certains sermons de Massillon, dont François de Chateaubriand, à dix ans, se sentait dangereusement troublé, et enfin au *Télémaque*, dont les utopies chimériques, les vertueux larmoiements et les voluptés refoulées font un des

plus pernicieux bouquins à mettre entre les mains des enfants.

De ces tendances *la Nouvelle Héloïse* a été, en 1761, le point de convergence. Par son succès elle en est devenue l'animatrice ; et le mouvement s'est développé avec une accélération d'autant plus rapide que les étrangers, Richardson, Shakespeare traduit par Ducis, Haller, Gessner, l'*Ossian* de Mac-Pherson, Hervey, Grey, Young, le *Werther* de Goethe, puis la mort de Rousseau suivie de la publication des *Confessions* et des *Rêveries du Promeneur Solitaire* ont pendant un quart de siècle entretenu et perpétuellement renouvelé dans les âmes des exaltations qui se croyaient sincères et qui n'allèrent pas sans souffrances, mais qui sont bien le plus frappant exemple des ravages de la littérature, quand des âmes faibles et mal préparées entreprennent de la mettre dans la vie.

Il se pourrait que ce fût le cas de Loaisel de Tréogate, quoiqu'on ne puisse pas affirmer qu'il ait vécu réellement les sentiments que je viens de vous résumer. Mais il en a — et c'est ce qui doit nous retenir — fait la matière de ses romans.

Les journaux du temps affirment que Loaisel de Tréogate a pris Rousseau pour modèle et qu'il l'a beaucoup lu. Trop lu ! Le modèle n'était pas sans danger et par malheur le disciple n'avait pas de talent. Comme ses émules, Dorat, Léonard, ou le fécond et ridicule Baculard d'Arnaud, Loaisel de Tréogate a tout juste l'originalité d'un miroir. C'est un reflet ; c'est une lune ; une lune sans grand éclat et qu'il serait tout à fait inopportun de vouloir faire passer pour un astre. La simple analyse de quelques-uns de ses romans va vous en donner la preuve.

*
**

Le premier en date est *Valmore, anecdote française*.

Le héros, comme Saint-Preux et Julie, se raconte.

Breton de bonne famille, fils d'un militaire retiré du service, qui vit à la campagne, selon les principes de Rousseau, dans l'étude approfondie de la nature et la pratique de la bienfaisance, Valmore est élevé loin des pédants, par le cœur plus que par l'esprit, par un ami plutôt que par un père. Peu de jours avant qu'il rejoigne le régiment où il a obtenu une lieutenance, il fait la rencontre, dans des conditions aussi romanesques que banales, d'un ange de beauté et de vertu, fille d'un puissant seigneur du voisinage. Il revient éperdument amoureux et, autour du château paternel, la nature prend un nouveau visage. Dès le lendemain, il retourne chez Julie de Forhèle (Julie bien entendu), répète ses visites sans discrétion et trouve vite l'occasion de l'aven. Julie « répond à sa flamme », mais le père, orgueilleux et avare, met à la porte le prétendant noble mais pauvre.

Là-dessus son philosophe de père lui fait un beau sermon : qu'il aille chercher dans la gloire le moyen de conquérir sa belle : « *Verse la moitié de ton sang pour ton pays*, lui dit noblement le vieux guerrier. *Après tu seras libre d'employer l'autre moitié à donner des citoyens à l'Etat* ». Voilà qui est parler !

Le jeune homme préfère commencer par la seconde partie du programme. Il rejoint à Rennes la jeune fille, qui lui accorde sur le Mail d'Onges, dans une prairie que coupe la Vilaine, les enivrements que Saint-Preux goûta sur les bords du Léman. Dans une nouvelle de cent pages, les choses, en dépit de la vraisemblance, vont plus vite que dans un roman en quatre volumes. Valmore n'a pas besoin des épreuves, des soins et de la patiente tendresse de Saint-Preux pour cueillir le baiser du bosquet.

Sur quoi on passe de la *Nouvelle Héloïse* à *Manon Lescaut*. Après une scène frénétique de suicide manqué,

avec cris, sanglots, convulsions, évanouissements, après les sophismes coutumiers sur le droit divin de l'amour, Julie se laisse enlever, dans le remords et dans les larmes.

Les fugitifs sont repoussés par un méchant oncle de Valmore, sur l'accueil duquel ils avaient compté. Julie, qui, dans l'aventure, a sauvé ce qu'elle appelle son « innocence », n'a pas le courage de suivre sa malheureuse destinée. Elle plante là son séducteur, pour se cacher dans un couvent. Valmore erre dans la campagne, égaré, hâve, farouche, objet de répulsion pour les hommes et de frayeur pour les bêtes féroces qu'il épouvante de ses cris funèbres. Bientôt arrêté, il reçoit dans sa prison la visite de Tiberge — je me trompe, de « l'auteur de ses jours », et dans une scène pathétique se perce de l'épée paternelle. Il n'en meurt pas, comme vous le pensez bien. Il y gagne le pardon du vieillard, mais non pas celui de M. de Forhèle. Après quelques mois d'une vie déchirée par le remords et les supplices de l'amour, pour épargner à son père la haine de son puissant voisin et par dégoût de lui-même, il s'engage à la ville voisine.

Pendant huit ans il cherche sur les champs de bataille une mort qui ne veut pas de lui et tombe, à force de souffrir, dans une sorte d'hébétude. Dans cet état il reconnaît, un soir, à Francfort, Julie qui tient sur la scène le rôle d'*Iphigénie*. Mais quand il se présente chez elle, elle soupe avec son colonel. Il revient le lendemain ; il reçoit sa confession : repoussée de tous les couvents, elle fut recueillie par une actrice, âme sensible et compatissante, qui lui donna le goût de son métier. Le reste... Valmore le devine. Il la maudit, puis s'apitoie, sent renaître les vieilles flammes. Mais au moment où, inondée de larmes et transfigurée par l'amour, Julie accepte de tout quitter pour le suivre, entre le colonel qui ricane, menace, marche sur le soldat la canne haute. Valmore tire l'épée et le tue.

Julie par ses pleurs a séduit le géolier, qui est aussi une

âme sensible. Mais au moment où, tous trois, ils vont s'embarquer, Valmore est repris et condamné à mort. Au pied de l'échafaud Julie échevelée se précipite dans ses bras et tombe morte. Cris, larmes, attendrissement ; Valmore est ramené à sa geôle et le roi lui fait grâce. Il fera deux ans de prison, ce qui n'est pas payer trop cher la vie d'un colonel d'ancien régime. Mais le malheureux se désespère. Bonnes âmes, n'entreprenez pas de le plaindre ou de le consoler. Il n'est plus l'enfant des hommes ; il est devenu l'enfant adoptif du malheur.

Valmore, c'est donc l'*Homme Fatal*. Il en a la destinée catastrophique, les gestes excessifs et la voix caverneuse ; il y trouve une sinistre grandeur et la conviction non moins flatteuse d'être un exemplaire d'humanité créé par un décret du ciel pour être l'étonnement de ses frères. Il lui reste à courir une belle carrière, jusqu'aux drames de Dumas père et de Hugo. Il ne lui manque, pour être une espèce d'*Hernani* que d'avoir une plus nette conviction de traîner après soi la contagion de son malheur, et pour ressembler à *Didier* que de refaire à Julie une virginité. Mais depuis le *Tiridate* de Campistron, Valmore comptait quelques aînés. Le plus connu s'appelle *Cleveland*.

Il y a dans ce court roman quelques scènes vivement menées, parmi d'interminables discours chargés d'invocations, d'imprécations, d'apostrophes et d'autres figures du style sublime. Il y a aussi quelques traits d'un assez bon comique ; mais ils ne sont pas volontaires ; il y a surtout la sensiblerie larmoyante des petits cousins de Saint-Preux.

Les clameurs ne manquent pas non plus. Elles remplissent la *Comtesse d'Alibre*. Je n'ai pu me procurer ce livre. L'analyse succincte et précise de M. Daniel Mornet va vous donner une idée de ce composé de frénétique et de macabre.

« Pour sauver son père de la misère, Lucile de Saint-

Flour, qui aime Milcourt, épouse le riche et sinistre comte d'Alibre. Vain sacrifice : le jour du mariage elle s'évanouit d'horreur et son père meurt de l'avoir désespérée. Milcourt, qui sert à l'armée, apprend cette union tragique. Il part, promène plusieurs jours ses fureurs au creux des rochers, nourri de racines sauvages ; il arrive de nuit au château d'Alibre, à travers des bois farouches où son guide est la proie d'une louve. Il revoit Lucile, la séduit pendant l'absence du comte. Un enfant naît, qui entraîne sa mère dans l'épouvante et les remords. Le comte d'Alibre jette sa femme et le nourrisson dans un cachot souterrain. L'enfant meurt de faim sur le sein desséché, tandis que la mère s'ouvre les veines pour le sauver de son sang qui ruisselle. Milcourt survient, tue le comte, la délivre. Il est trop tard ; elle succombe. L'amant échevelé déterre ses restes, les traîne jusqu'à sa demeure, les cache près du toit qui abrite son angoisse et meurt trois mois après ».

« C'est ainsi, dit Tréogate, que finissent les grandes passions ».

**

La grande œuvre de Loisel, c'est *Dolbreuse, Histoire Philosophique*. C'est aussi la plus riche collection des poncifs littéraires du temps.

Le titre est significatif : *Dolbreuse, ou l'Homme du Siècle ramené à la Vérité par le Sentiment et par la Raison*. Entendez : *la vérité selon Saint Rousseau*. Homme du siècle, Dolbreuse l'est doublement : car il est l'amalgame de Saint-Preux le pleurnichard et du roué Valmont. Invention mirifique pour tirer des larmes aux âmes sensibles et procurer un autre genre de plaisir à celles qui n'ont pas le don sublime. Ou plutôt moyen infaillible de conduire le livre à son but, qui est d'enseigner la vertu à ceux qui la connaissent le moins. Car la sagesse ayant la

fâcheuse habitude de ne séduire que ceux qui n'en ont pas besoin, il faut, pour atteindre les autres, « *revêtir les idées de la raison des images de la volupté* ». C'est ce que proclame une préface, qui fixe au roman quelques buts plus particuliers :

« Le but de l'ouvrage que nous mettons au jour, est de remettre en honneur parmi nous l'amour conjugal, dont le nom est presque devenu un ridicule ; de ramener les mères aux sentiments de la nature, de faire sentir le prix des plaisirs faciles et trop négligés de la vie libre et innocente des campagnes, et d'arracher au luxe et à la corruption des villes des hommes nés loin des villes, des hommes nés pour ressentir et inspirer le goût de cette simplicité antique qui nous rapproche de notre état et peut-être de notre destination ».

Programme éminemment « philosophique ».

Voyons l'exécution.

Comme Valmore, Dolbreuse se confesse. Comme Valmore il est Breton. Né dans un château des bords de l'Oust, qui ressemble à Josselin, il a grandi à l'ombre des tours ancestrales, élevé par un père vieux guerrier, qui se nourrit des souvenirs de l'antique chevalerie et prend *Don Quichotte* au sérieux. Il a grandi avec Ermance, née le même jour dans un château voisin. L'amour est venu joindre la tendresse à l'amitié d'enfance. Les spectacles de la nature, la lecture de Racine et plus encore celle de *l'Héloïse* achèvent d'embraser leurs sens et d'inonder leurs cœurs de sensibilité. Dolbreuse est faible ; Ermance est forte. Plus prêcheuse encore et pédante que la Julie, elle élève l'âme de celui dont elle sera la récompense.

Après quelques années d'épreuves, dont trois en quelques garnisons, où les lettres de la bien-aimée préservent le jeune officier des dangers qui guettent son innocence, celui-ci revient en Bretagne, pour voir mourir son père et recevoir le prix de sa fidélité. Le récit des épousailles, à la face de

la nature, dans la simplicité champêtre, est quelque chose à lire. On y voit la répugnante impudeur qu'un professeur de vertueux sentimentalisme peut mettre à détailler des félicités qui, pour être conjugales, n'en sont pas moins, pour parler le style du temps, les « *délires des sens* » et « *les convulsions du plaisir* ».

Au bout de trois mois de transports volcaniques autant que légitimes, Dolbreuse rejoint son régiment avec l'ambition de s'élever aux plus hauts emplois. Cette ambition l'amène à Paris. Vous devinez que c'est sa perte.

Vous devinez aussi que je ne vais pas vous conduire à travers le détail des débauches où se laisse entraîner, loin de sa tutrice, cette âme sensible et molle, en proie aux exigences d'un tempérament qu'ont déchaîné les réalités du mariage. Dans un monde raffiné de manières et grossier dans l'assouvissement de ses instincts, Dolbreuse fait de rapides progrès. Il devient un roué ; mais un roué qui a lu Rousseau ; il conserve dans ses débordements le regret de sa vertu première et rassure sa conscience au sophisme habituel : c'est-à-dire en opposant à la malfaisance de ses actions l'excellence de son cœur et en se lavant de ses crimes par un vertueux : « Non, vraiment, je n'ai pas voulu ça ». Nouveauté, cette nuance d'aberration morale ? Pas précisément, si M. André Monglond l'a déjà dénichée en des Grioux.

Le dernier crime de Dolbreuse est la séduction d'une naïve comtesse, dont le désespoir, en des circonstances mélodramatiques dont je vous fais grâce, le ramène au remords. Mais ruiné par ses folies et par le jeu, Dolbreuse est jeté en prison par ses créanciers. C'est là que la sublime Ermance vient le chercher. Elle lui pardonne, paie ses dettes, le console, le remet dans le droit chemin et l'emmène « au sein de la nature », loin des villes corruptrices. La magnanimité de l'épouse, une retraite prolongée chez les Camaldules de Malestroït, les conversations philosophiques

du prier, les prêches encore plus philosophiques d'Ermanance, la lecture de Buffon, de Voltaire et de Rousseau réconciliés par la haute raison de la jeune femme, l'influence bienfaisante des champs, le spectacle des vertus rurales et la pratique de la philanthropie achèvent la purification du coupable et lui procurent les délices du repentir, très supérieures, comme vous savez, aux banales douceurs de l'innocence. Et de même que les erreurs de Dolbreuse l'avaient conduit à la faute suprême, qui est de corrompre la vertu pour le plaisir de la souiller, de même le couronnement de sa conversion est le nécessaire pèlerinage, en compagnie d'Ermanance, au tombeau d'Ermenonville. On évite Paris, ville de crimes et de misères. On arrive à l'île sainte, où la verdure paraît plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein. On fait lentement le tour du monument. Ermanance s'en approche, presse de son sein le marbre sacré, et Dolbreuse y aperçoit la trace de ses larmes. « *Homme de paix, s'écrie-t-il, ces pleurs sont le plus bel hommage qu'on ait rendu à ta cendre. S'ils pouvaient arriver jusqu'à toi, tes mânes vertueux en tressailleraient de plaisir.* »

Les mois qui suivent se passent en méditations et en conversations sur les sujets les plus propres à nourrir et élever les âmes sentimentales. Les discussions qui agitent alors l'opinion autour des *Confessions* de Jean-Jacques en sont le point de départ ordinaire. C'est vous dire que les époux déplorent avec componction que la vertu n'ait pas sa récompense en ce monde et que l'homme de bien, comme l'homme de génie, soit partout la proie des méchants. Mais loin d'en tirer des conclusions pessimistes, ils en prennent raison, en bons fils de Rousseau, pour se complaire en eux-mêmes et remercier la Providence de leur avoir donné des âmes bienfaisantes, des cœurs ennemis de l'imposture, le goût de la retraite et le don de comprendre la création : en un mot de les avoir faits « dignes de leur bonheur ».

Bonheur auquel ne manque même pas des réalités, plus substantielles que la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Car ils revivent, sans plus de pudeur, leur lune de miel, et une soirée de volupté champêtre répond, comme il convient, à l'oaristys des épousailles.

Le dénouement est parfaitement ridicule. Ermance meurt, après un flux de paroles où s'épanche une dernière fois son âme bavarde et magnanime. Son époux dérobe son corps au cercueil, le brûle, la nuit, au fond des bois sur un bûcher de plantes aromatiques, en recueille la cendre dans une urne de cristal et l'emporte tous les soirs au sommet d'une colline, sur un fût de colonne brisé, pour adorer en sa présence l'Être Suprême. Cette folie dure jusqu'au jour où, apprenant la mort de la fille qu'il avait eue d'Ermance, il retourne, pour y finir ses jours, au couvent des Camaldules.

Il y a bien, dans les deux tomes de ce roman, parmi beaucoup d'absurdités, des bouts de récits qui ne manquent pas de vivacité, des rêveries d'un sentiment juste, des esquisses de paysages, parfois un effort vers l'expression pittoresque. Mais cela est encombré d'un fatras philosophique que l'auteur, quand ce ne sont pas les personnages, verse à flots sur tous les thèmes de la vertu et du sentiment, et noyé dans une phraséologie qui réunit à l'emphase de la rhétorique les figures les plus désuètes de la prose poétique. Faute de talent, l'auteur accueille sans choix — peut-être même à regret, si on en croit certains aveux — tout ce qu'il croit capable de plaire au lecteur du moment.

Il en est de même, au témoignage de M. Mornet, des *Soirées de Mélancolie*, sur lesquelles je serai très bref puisque je ne les connais que de seconde main. C'est un recueil de Contes où l'on trouve l'idylle de Gessner, le sombre d'Young, l'orientalisme de Voltaire, la sensibilité véhémence, le rêve qui se repaît d'in vraisemblables chimères, des imaginations d'épouvante et d'horreur, du

macabre, de la fatalité et toutes les sinistres fantaisies du mélodrame. M. Mornet voit dans les confidences personnelles « à peine déguisées sous la convention littéraire », le caractère le plus original de ce livre qui, publié avant les *Confessions*, serait le premier où la maladie romantique du « moi » s'accuserait avec précision. Comme il résulte de ce que dit M. Mornet que les thèmes personnels des *Soirées* se retrouveraient dans *Dolbreuse*, qui leur est postérieur, il me vient des inquiétudes. Du peu qu'on sait actuellement de la vie de Loaisel de Tréogate, il me paraît impossible de tirer qu'il ait fait de son roman une confession enveloppée. Il est toujours dangereux d'imaginer d'après ses livres la vie d'un écrivain, fût-il prér romantique, ou même romantique. Outre que plus d'un a cherché dans les réticences de demi-aveux dépourvus de sincérité une garantie de vérité et un élément de succès, on ne compte plus les erreurs que la critique moderne doit à ce genre d'interprétation. Attendons donc de bonnes preuves pour conclure de *Dolbreuse* ou des *Soirées de Mélancolie* que leur auteur « vécut d'erreurs fougueuses et de remords grandiloquents ». Vers le même temps Baculard d'Arnauld et Sébastien Mercier semaient leurs œuvres des mêmes délires, en menant d'assez prudentes existences. Mais si on retire à Loaisel cet étalage autobiographique qui serait sa seule originalité, que lui restera-t-il ?

Florello ? premier crayon, bien maladroit, mais premier crayon tout de même, et source possible des *Natchez* et d'*Atala* ?

Les ressemblances sont au premier abord impressionnantes.

Le poème (c'est un poème en prose d'une centaine de pages) s'ouvre sur un mode élevé. Loaisel a saisi son luth pour chanter un hymne à la Vertu, à la Sensibilité, à la Nature. Le récit commence. Kador, vieillard centenaire, vit retiré sur les bords déserts de l'Orénoque, loin des

hommes et de leurs vices, le cœur pur et l'âme pleine de vérité, dans la sagesse, les effusions lyriques et l'étude de la nature. Il recueille un jour un naufragé, l'anglais Florello, jeté par le crime d'un matelot sur ces bords heureusement hospitaliers, après une vie de désastres, où il a expérimenté tous les méfaits de la Société. Kador l'instruit, en lui parlant par paraboles, de la vertu solitaire, de l'adversité rédemptrice, de la bonté du Créateur, des merveilles de la Création, de la paix d'une bonne conscience, des joies de l'âme sensible et de quelques autres choses encore, en mêlant l'interprétation morale des spectacles qu'ils ont sous les yeux à ses leçons de botanique et d'astronomie. Et Florello avance vite dans le sentier de la sagesse. Enfin Kador avec sérénité « paie son tribut à la nature ». Florello hérite de sa cabane et vit heureux au sein des choses. Ici finit la première partie. La seconde est plus animée. Florello commet la faute de s'éloigner de sa rustique demeure. Il rencontre la vie de société sous sa forme pastorale et sauvage, mais il rencontre aussi la femme, sous la forme de la belle sauvagesse Eurimale, dont il contemple avidement les charmes étalés dans l'innocence du sommeil. Vous pensez bien que la « fille de la nature » ne fait pas la cruelle et qu'elle met moins de façons à se donner à son adorateur que les civilisées de ce temps-là, qui, si on en croit une note de l'auteur, n'en mettaient pourtant pas beaucoup. Cependant le père de la belle, le farouche Thoal, a juré une haine éternelle aux blancs qui lui ont tué jadis une épouse adorée. Il lève sa massue sur Florello ; mais Eurimale arrête le coup par ses prières et amène aussitôt son père à accueillir l'intrus qu'il s'apprêtait à assommer. Car le fin de la psychologie sauvage, c'est précisément ces brusques sautes de sentiment, qui sont bien agréables pour un romancier. Thoal marie sa fille à Florello selon les rites de la tribu, oh ! bien

pauvrement indiqués. Mais Eurimale était promise au méchant Orabski, qui tue le père parjure et enlève la fille.

Florello se lance à sa poursuite, mais dans une crise de folie causée par le désespoir, massacre, avec une brutalité inouïe, un bon sauvage qu'il prend pour le ravisseur. Revenu de son erreur, il tombe en proie au remords, va se cacher dans les forêts, y creuse sa tombe, mais n'a pas la force d'y descendre. C'est à ce moment, bien entendu, qu'Eurimale le retrouve pour recevoir son dernier soupir, après de longs adieux pathétiques et moraux. La jeune femme se coucherait près de son cadavre pour y attendre la mort, si des marins français ne l'enlevaient à propos pour la conduire à leur capitaine. L'officier, quoique civilisé, la traite avec bonté, l'amène en France, l'y fait instruire. Elle devient une femme brillante. Mais ne pouvant se faire aux cités corrompues, elle se retire dans un vaste domaine que son bienfaiteur lui a légué dans le Midi de la France.

On retrouve donc ici, sans parler de quelques détails, le thème fondamental des *Natchez*, à savoir les amours de l'Européen et de la sauvagesse, et les principaux personnages, l'infortuné René, l'accueillant Chactas, la naïve Céluta, le vieil Adario et le méchant Onduré. On y trouve même quelque chose, *mutatis mutandis*, des sermons du père Souëf ou du père Aubry.

De ces ressemblances M. Baldensperger avait conclu en donnant ce précédent timide de l'histoire de *René* comme un « *exemple de la genèse insensible des formes littéraires* » ; ce qui était la sagesse même. M. Emile Henriot fit un pas de plus, en posant la question « si Chateaubriand dans sa jeunesse n'aurait pas lu le récit de son compatriote et si ce n'en est pas le souvenir qui plus tard, lui aurait fourni le cadre d'*Atala* ».

M. Henri Loaisel de Saulnays, enfin, conclut à une imitation certaine, et en donne pour preuve un lien de parenté

entre les deux écrivains. Or Suzanne Loaisel, fille d'Isaac Loaisel, seigneur de Brie, président au Parlement de Bretagne, a bien épousé, en 1631, Philippe de Chateaubriand, comte des Roches-Baritault, qui fut tué à la bataille de Lérída, en 1642; et n'a laissé qu'un fils mort en bas âge. Mais cette branche angevine des Chateaubriand, fort éloignée de celle de la Guerrande, dont est issu l'écrivain, puisque la souche commune remonte à Geoffroy V, le compagnon de Saint Louis, s'est éteinte à la fin du xvii^e siècle en la personne de Raymond, neveu de Philippe. De son côté, la branche de Brie des Loaisel s'arrête en la personne de François, président au Parlement de Bretagne et frère de Suzanne, mort sans postérité à Rennes, le 1^{er} mars 1670. Dans ces conditions, il est impossible de croire qu'une aussi lointaine alliance ait pu avoir quelque influence sur les lectures de François.

Il a pourtant pu avoir, par une autre voie, connaissance des romans de Tréogate. Un Joseph-Anne Loaisel des Aulnays (ou de Saulnays), fils de maître Joseph-Mathurin, sieur des Aulnays, contrôleur des actes à Sérent, était, en 1786, contrôleur des actes à Plancoët; il passa plus tard en la même qualité à Saint-Malo et devint, sous le sobriquet de « Fricandeu », un des plus fidèles agents de la Rouërie⁽¹⁾. D'autre part, selon une généalogie sommaire de M. Henri Loaisel de Saulnays, les Loisel de Villedeneu seraient une branche de la même famille que Loaisel de Tréogate. Or les trois vieilles demoiselles de Villedéneux des *Mémoires d'Outre-Tombe*, les partenaires au quadrille de M^{me} de Bedée, étaient en réalité des Loisel de Villedeneu. Il est donc possible que François de Chateaubriand ait lu *Florello*.

Ce n'est pas une raison pour exagérer la part de son auteur dans la genèse d'*Atala* et des *Natchez*.

D'abord faudrait-il distinguer les œuvres. Je n'ai pas

(1) Renseignement communiqué par M. E. MARQUER.

besoin de vous dire combien *Atala* diffère de *Florello*, non seulement par le talent, mais aussi par l'affabulation, la conduite, les caractères.

Il faut aussi distinguer les thèmes. Quelques-uns d'ailleurs sont communs aux *Natchez* et à *Atala*, qui en est un rameau détaché.

Il y a le thème de *l'exotisme*. Il n'était pas plus neuf en 1779 qu'en 1802. C'est, au fond, la transposition du vieux rêve pastoral ; c'est aussi l'*Odyssee* ; c'est les voyages extraordinaires du Moyen-Age ; depuis les grandes découvertes géographiques c'est plus spécialement l'exotisme américain, dont M. Gilbert Chinard a suivi pas à pas l'histoire chez nous depuis le xvi^e siècle.

Il y a ensuite le thème du « philosophe nu », que représente ici Kador ; depuis les premiers explorateurs jusqu'au voyage de Bougainville, il a inspiré tous ceux, voyageurs, aventuriers, philosophes et même missionnaires, qui ont aimé opposer la simplicité de la nature et le bon sauvage aux complications et aux vices de la civilisation.

Le thème des amours exotiques, dont la lointaine origine remonte au mythe de *Circé* est, en fait, passé au réel dès le début du xvii^e siècle. Les sœurs aînées d'*Atala*, de *Céluta*, comme d'*Eurimale*, ne furent pas toutes imaginaires. Réelles furent la victime de ce pilote anglais dont Jean Mocquet a raconté l'histoire en 1616, et la Pocahontas du capitaine Smith ; elles donnèrent lieu à la légende d'*Inkle et de Yarico*, racontée par Richard Lingon, reprise par Steele dans le *Spectator*, par Gessner dans une idylle, par Dorat dans une Héroïde, par Chamfort dans la *Jeune Indienne*. C'est encore l'aventure de l'avocat Lebeau sauvé par Marie, la charmante Huronne ; c'est l'*Algonquine* de Charlevoix ; c'est le sujet d'un acte des *Indes galantes*, de l'*Alzire* de Voltaire, des *Incas* de Marmontel. Il y a mieux. Tous les chateaubriandistes connaissent le problème posé en 1913 par MM. Baldensperger et Carré, au sujet du conte

d'*Azakia et Celario*, paru en mai 1798 dans la *Revue Britannique* de Genève. Il est la mise en œuvre d'un fait très réel, l'établissement et le mariage chez les sauvages de l'aventurier gascon, baron de Saint-Castin. Transformée par la légende, cette histoire avait donné naissance de 1789 à 1800 à plusieurs récits anglais en vers et en prose. Comme on a quelques raisons de penser, sans certitude pourtant, que le conte de la *Bibliothèque Britannique* pourrait bien être un péché de jeunesse de Chateaubriand, il y aurait pour ses œuvres exotiques une filiation où *Florello* n'aurait pas de place.

Enfin les ressemblances sont encore plus frappantes des *Natchez* à *Oderahi*, parues dans les *Veillées Américaines* en 1796, œuvre probable de Palissot-Beauvois, que Chateaubriand a pu connaître à Philadelphie. On y retrouve sous d'autres noms Chactas, le père Aubry, Atala ; *Oderahi* elle-même contient à la fois Celuta et Mila ; enfin il y a dans ce récit ce qui manque totalement à *Florello*, et ce qui est l'essentiel des *Natchez*, le thème du déraciné, du « décivilisé » volontaire, du mélancolique désabusé qui cherche, loin de sa patrie et des mœurs où il est né, l'évasion impossible et toujours désirée. Naufragé par hasard, comme Robinson Crusoë, *Florello* n'a rien de cela. Le héros de *Odérahî* en est au moins la pâle esquisse. Mais il a fallu le génie de François de Chateaubriand, mûri par l'expérience anglaise, pour qu'il tirât de sa substance, — ici nous avons de bonnes preuves — ce qui donne sa valeur poignante à son roman, la peinture des sentiments contradictoires qui déchirent l'âme de l'exilé. La source véritable d'*Atala* et des *Natchez*, elle fut chez le pasteur Ives.

Si donc Chateaubriand a lu *Florello*, si même il en a tiré quelque chose, Loaisel n'aurait guère à s'en enorgueillir, puisqu'il n'a pu fournir à son grand compatriote que ce qu'il n'avait pas inventé. Une fois de plus, il reste dans le troupeau. Son exotisme si pauvre, où Eurimale

garde les moutons comme une bergère de Florian, où les peupliers d'Europe voisinent sur l'Orénoque avec le *mapou*, où les lys et les violettes se mêlent à l'ananas et au dattier, a-t-il même appris à Chateaubriand comment il ne fallait pas écrire *Atala* ?

*
**

Un préromantique, Loisel de Tréogate ? Certes, mais avec une bonne moitié de sa génération et beaucoup de gens des deux ou trois générations précédentes, celles qui, de Prévost à Chateaubriand, ont fait le xviii^e siècle. Un préromantique, mais non un précurseur. Il faut réserver ce titre à celui qui ouvre une voie. Il ne convient pas à celui qui s'est fait traîner en remorque par les chemins les plus battus.

Un témoin, curieux si l'on veut, des modes, des tendances, des manies littéraires de son époque et de quelques sottises d'un temps qui en a compté beaucoup.

Georges COLLAS.